



N° BLE/40 - 5 avril 1965

LES MUSULMANS ET LE MYSTÈRE DE LA SOUFFRANCE

J. Déjeux, P.B.

Le scandale de la souffrance, de celle des innocents surtout, est de tous les temps, de tous les pays et de toutes les cultures. Pour tout homme la souffrance pose un problème et une énigme. Le "qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour qu'Il me fasse souffrir ainsi", que nous avons entendu, répond à l' "Entretien du désespéré avec son âme" de l'ancienne Égypte, quelque 1800 ans avant le Christ.

La croix du Christ est un scandale pour les musulmans comme elle l'était pour les Grecs (1). Un Dieu mourant sur une croix et ressuscitant ? "On t'écouterà une autre fois" dirent les sages de ce monde à Paul. Et le poète persan, Attar, son fils venant de mourir, invectivait contre Dieu en ces termes : "Tu es excusé de m'avoir fait cela, parce que Tu n'as point de fils et Tu ne sais rien de ce que peut être la peine d'un père".

Mais justement parce que la souffrance est au cœur même de chaque vie humaine, c'est un thème de conversation ou de pré-catéchèse qu'il ne faut pas hésiter à aborder. Il peut ouvrir des avenues vers l'unique Sauveur, le Juste souffrant et mourant par amour pour les hommes. Comment donc la Bible et l'Islam voient-ils la souffrance ?

I -DANS LA BIBLE, au temps de l'Ancienne Alliance (2).

Si la souffrance est béatitude dans la Nouvelle Alliance, elle demeure le plus souvent malédiction sous l'ancienne loi. Son usage surnaturel n'est révélé, en effet, qu'avec la croix du Christ. Certaines réactions de base en face de son mystère n'en sont pas moins admirables et sont même fondamentales pour tout homme croyant.

1. Les hommes de la Bible devant la souffrance.

C'en certainement une immense clameur qui se dresse vers le ciel devant les malheurs, les maux, les deuils, les calamités qui accablent les hommes.

On crie contre les tyrans, on implore Dieu, on se lamente : les psaumes sont jalonnés par ces cris de tristesse et de détresse. Le Christ Lui-même au jardin de l'agonie sera terrassé par cette nausée.

On sait bien que la souffrance est universelle. Néanmoins elle apparaît comme inhumaine : elle révolte la sensibilité de tout homme normal et on ne peut pas s'y résigner. La guérison, la santé sont demandées à Dieu. D'ailleurs la souffrance, justement, n'échappe pas au Très-Haut. "Je façonne la

lumière et crée les ténèbres, je fais le bonheur et provoque le malheur", lisons-nous dans Isaïe (45,7 ; cf. 63,3-6). Les causes secondes n'existant pas et Dieu tout-puissant agissant souverainement, la tradition biblique aura toujours présente devant les yeux cette exclamation du prophète Amos : "Arrive-t-il un malheur dans une ville sans que Yahveh en soit l'auteur ?" (3,6 ; cf. Exode 8,12-28 ; Isaïe 7,18). L'impie dira donc "Il n'y a pas de Dieu" (Psaume 10,4 ; 14,1) devant ce Dieu qui est cause du mal et de la souffrance des innocents. Ou s'Il existe, Il est alors, en fait, "incapable de connaissance" (Psaume 73,11). En tout cas, si on est logique avec soi-même, on dira comme la femme de Job : "Maudis Dieu !" (Job 2,9).

On sait bien qu'il y a des explications naturelles à telles et telles souffrances, que les infirmités et les misères de la vieillesse sont dans l'ordre des choses. On sait bien que Satan est à l'œuvre et que le péché détournant des Voies de Dieu entraîne le malheur. On pense même qu'il y a une faute précise à l'origine de tout malheur : les amis de Job en sont convaincus. N'y a-t-il pas eu le premier péché aux origines de l'humanité ? (Genèse 3,14-19). Mais tout ceci, tous ces facteurs, toutes ces causes sont dans la main de Dieu : rien ne lui échappe car Il est le Tout-Puissant. Dieu est donc fatalement en cause. Pourquoi rend-il les impies heureux et les justes malheureux ? Pourquoi laisse-t-Il opprimer les petits, les pauvres ? Pourquoi ne libère-t-Il pas les innocents de la souffrance ? Tant de questions ! Job lui-même somme Dieu de s'expliquer et engage le procès contre Lui (Job 13,22 ; 23,7).

Il y a un mystère dans toute action divine et dans ce qui vient de Dieu. Quand on commence à s'engager dans cet océan pour essayer de comprendre, les choses s'éclairent. La souffrance prend un sens : elle devient purificatrice (comme le "feu qui dégage le métal de ses scories", Jérémie 9,6 ; Psaume 65,10), éducatrice (comme la correction paternelle : "Ne méprise pas, mon fils, la correction de Yahveh et ne prends pas mal sa réprimande, car Yahveh reprend celui qu'Il chérit comme un père son fils bien-aimé", Proverbes, 3,11-12 ; "Oui, heureux l'homme que Dieu corrige", Job 5,17) (3). La souffrance arrive comme la révélation d'une pensée de Dieu sur tel homme ; ce dessein divin nous confond certes mais donne une signification aux événements de notre vie (Job 42,1-6 ; cf. 38,2) (4). En tout cas, elle est épreuve : elle révèle au serviteur de Dieu sa qualité foncière, l'épaisseur de sa foi, son tonus intérieur. Abraham, Job, Tobie sont dans la Bible de ces hommes éprouvés dans leur chair, leurs affections, leurs biens. "Parce que tu étais agréable à Dieu, il était nécessaire que tu fusses éprouvé", lisons-nous dans le Livre de Tobie (5). La souffrance a enfin une valeur rédemptrice. Les chants du Serviteur de Yahveh, figure du Messie dans Isaïe, nous montrent le scandale de la souffrance dans toute sa réulsion : un juste souffrant, un innocent donnant sa vie et implorant le pardon pour ceux qui commettent le mal et le péché. Cela dépasse évidemment les petits raisonnements humains et la Sagesse des hommes. Ce Serviteur est vraiment "l'homme de douleurs", (55,3), portant sur lui les péchés des hommes, les expiant par obéissance et par amour et obtenant ainsi la paix et la guérison (53,5).

2. Job devant le mystère de la souffrance (6).

Ce vieil homme n'était ni juif de race ni juif de religion. Iduméen, il n'en est pas moins présenté par la Bible comme "un homme intègre et droit, qui craignait et se gardait du mal" (Job 1,1). Or ce "saint païen" est frappé dans sa chair, ses affections, ses biens matériels. Ses amis viennent le trouver essayant de lui expliquer qu'il n'a, en fait, que ce qu'il mérite ; ce monde n'étant pas irrationnel il a dû, en effet, commettre le mal dont il subit maintenant les conséquences. Or au contraire Job est un juste ; cette "explication" des bien-pensants à la bonne conscience est totalement démentie.

Job ne sait pas trop quoi penser. En tout cas il refuse d'accuser Dieu : Dieu est bon et juste. Il s'en remet dans l'obscurité de la foi, et avec patience, au dessein secret de Dieu. D'ailleurs quel est-il lui, homme, créateur ou créature ? S'il n'est que créature, de quel droit juge-t-il le Créateur ? Pour accepter l'énigme de la souffrance une attitude d'âme s'impose à lui, celle de l'humilité, celle du petit enfant reconnaissant ignorer le dernier mot des choses, acceptant dans ses ultimes conséquences sa condition de créature. Sa situation est certes apparemment absurde mais il sait que Dieu est toujours sage. La punition n'est jamais injuste, mais même dans sa situation de juste, il ne désespère pas parce qu'il est entre les mains d'un Dieu juste et bon. D'une part, sa condition de créature lui apprend que rien ne peut être revendiqué en fait de droits devant Dieu : tout vient gratuitement de Dieu. D'autre part, il constate qu'il n'y a pas de commune mesure entre la vertu et le bonheur temporel, malgré ce qu'on aurait pu penser. Bref, Job vit pleinement la vertu de patience dans la foi. C'est pourquoi d'ailleurs l'épître de St Jacques le loue en ces termes : "Nous proclamons bienheureux ceux qui ont la constance. Vous avez entendu parler de la constance de Job et vous avez vu le dessein du Seigneur, car le Seigneur est miséricordieux et compatissant" (5,11).

II - DANS L'ISLAM.

Un hadith célèbre éclaire la position musulmane devant le mal : "Il faut croire que le mal comme le bien viennent de Dieu". Dieu sait ce qu'Il fait et il n'est demandé à la créature que de s'incliner devant son dessein secret.

Un autre hadith rapporté par Bokhârî dit : "Selon Anas, le Prophète vit un vieillard qui se traînait lentement entre ses deux fils. Il demanda : "Qu'a-t-il donc à agir de la sorte ?" – "Il a fait vœu d'aller à pied", lui dit-on. "Certes, observa-t-il, Dieu n'a pas besoin du supplice que cet homme s'inflige à lui-même". Et de lui ordonner de prendre une monture". Offrir ses souffrances à Dieu ne rentre pas, selon ce hadith, dans l'optique religieuse musulmane.

1. Les théologiens musulmans devant la souffrance des innocents (7).

Le scandale de cette souffrance n'échappe à personne. Essayant de répondre, selon les écoles traditionnelles, certains théologiens voient dans toute souffrance venant de Dieu (y compris celle des innocents, des petits enfants et même des animaux) une justification rationnelle : elle est un bien soit comme châtement de fautes antérieures, soit parce qu'elle sera récompensée par des grâces plus importantes, ou encore parce qu'elle permet d'éviter un mal plus grave. La Bible parlait déjà de cette façon : la mort prématurée du juste le préservait ainsi de pécher (Sagesse 4,17-20). D'autres théologiens de l'école dominante (ach'arite) considèrent la souffrance comme un bien pour la simple raison qu'elle vient de Dieu. "Dieu est libre de faire souffrir l'innocent, et sans compensation". Il suffit donc de s'en remettre à Dieu ! Cependant, dans un manuel très traditionnel on peut lire encore : "La raison de la sagesse (h'ikma) de la souffrance imposée aux enfants, c'est la récompense qui en résultera pour leurs parents" (Bayjûrî)

Remise totale et soumission entre les mains de Dieu transcendant et tout-puissant, sans comptes à rendre à Sa créature. Il n'est demandé à celle-ci que de se pénétrer de la Parole et de la Loi du Maître par la récitation et la mémorisation du Livre saint. Aucune mort, aucune souffrance ne dépassent cette connaissance de la Loi pour mieux servir Dieu : "L'encre des savants vaut mieux que le sang des martyrs" dit une tradition. L'Islam est ainsi centré sur la louange et l'adoration de Dieu et non sur le sacrifice. Ce qui compte avant tout ce n'est pas ici d'aimer Dieu et ses frères et d'offrir sa vie, sa souffrance, sa mort par amour mais de bien servir Dieu dans l'obscurité de la foi (8), si bien que l'idée de rachat obtenu par l'effusion du sang d'une victime est étrangère à la pensée musulmane. Un juste souffrant pour racheter, par amour, le péché des autres est ainsi impensable. Le P. Abd el Jalil note à ce sujet que "le seul sacrifice que l'Islam admettrait est celui de la guerre sainte (jihad) : "mourir dans le chemin d'Allah", c'est-à-dire en combattant pour la prévalence de Sa Parole et pour la soumission du monde à l'autorité de ceux qui lui sont fidèles" (9). Bref, alors que les chrétiens sont marqués de la croix (muçallibin), les musulmans sont combattants dans le chemin de Dieu (musabbilin) pour être témoins (shuhada) du Dieu unique. L'Islam, encore au temps d'Abraham, ne peut qu'achopper devant le scandale de la croix.

Ajoutons que, l'Islam refusant le péché originel transmis à la postérité d'Adam, l'homme n'est pas engagé dans le procès entre le premier homme et Dieu : On ne peut être "coupable" pour le seul fait d'exister. Mohammed Aziz Lahbabi décrit l'Islam comme la "religion d'espoir" opposée à l'univers de la faute qui est celui du Christianisme. "Cette vision des choses, dit-il, exclut la mentalité du bouc émissaire ; chaque croyant doit, faire son salut lui-même. Aucune rédemption pour réparer la faute" (10).

2. La mentalité populaire aux prises avec le même mystère.

Il y a les théologiens et il y a les gens du peuple, avec leurs interprétations, leurs réactions profondes venant du cœur, leurs aspirations, leurs interrogations. On se pose des questions : "Pourquoi les méchants réussissent-ils ?" ; "Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour qu'Il m'envoie ça ?" ; "Peut-être lui ai-je fait du mal ?"...

a) - Les réactions traditionnelles dans l'épreuve (11) sont centrées sur la patience-endurance (çabr). Que dit-on alors ?

"Louange à Dieu 1 Il fait de nous ce qu'Il veut" ; "J'accepte avec patience ce que Dieu ordonne" ; "Que ce que Dieu nous donne soit le bienvenu" ; "La résignation est la clef du paradis" ; "Dieu est avec les patients" ; "Sous les coups du Maître, il n'y a

qu'une chose à faire, les supporter et se taire" ; "Tous les biens et tous les maux viennent de Dieu, il faut louer Dieu dans le bonheur comme dans le malheur" ; "La perfection pour le musulman accablé, c'est, en se résignant à la souffrance, de louer quand même le Maître qui le fait souffrir, de reconnaître la toute-puissance divine qui le frappe et l'écrase et, au plus fort de l'épreuve, de répéter : "al h'amdu lillâh" (louange à Dieu)".

Certes, il y a bien des degrés dans le support des épreuves mais on accepte ordinairement celles-ci, remerciant Dieu de ne pas être accablé davantage. On patiente aussi parce qu'ordinairement on ne peut faire autrement. Le terme arabe "çabr" évoquerait même d'ailleurs une passivité imposée : on est comme contraint à la patience. "Dieu est plus fort" (Allah ghâleb) dit l'homme du peuple devant l'échec. Il ne s'agit donc pas nécessairement d'un acte de louange du Maître mais simplement parfois d'un acte de reconnaissance de la supériorité absolue de Dieu et du néant de la créature. Il est vrai que cette annihilation de l'homme peut être comprise aussi comme un acte d'adoration et de louange (12).

"Pourquoi endurer ? Parce que la consolation suivra l'épreuve :

"J'attends de Dieu consolation" ; "Le malheur me sera enlevé, j'aurai de nouveau le cœur dilaté et j'en suis tout réjoui ; je reviendrai tel que j'étais auparavant" ; "Il y a des bons et des mauvais jours et la patience arrange tout" ; "Un jour il y a des nuages, un autre jour du brouillard" ; "Après la gêne l'abondance, après l'épreuve la consolation" ; "Jusqu'au dernier jour nous passerons de la joie à la tristesse" ; "Dieu te soulagera bientôt" ; "Patience, ami, accomplis ton destin, supporte cette vie passagère ; la vie chère ne durera pas ; l'homme patient passe tranquillement" ; "La patience est chose amère mais ses suites sont douces".

Parce que le support patient de l'épreuve paie les dettes :

"La maladie allège nos péchés" ; "Comme il faut toujours payer ses dettes (pour les péchés), mieux vaut les payer en ce monde que dans l'autre" ; "Les peines de cœur servent d'expiation à nos péchés" ; "La souffrance d'un an efface (éclipse) les péchés d'un an" ; "Trois jours de fièvre et l'homme est débarrassé de tous ses péchés, redevenu comme l'enfant qui vient de naître".

Des traditions populaires vont dans le même sens : celui, par exemple, qui se couche fatigué du labeur accompli dans la journée pour gagner honnêtement son pain, se réveille le lendemain ayant ses fautes pardonnées. Les gens pensent aussi que ceux qui meurent violemment (particulièrement cruelle), et surtout la femme qui meurt en couches, vont directement au paradis, à cause des souffrances supportées. Il en est de même pour ceux qui meurent à la guerre sainte (jihad) ou en pèlerinage. La souffrance morale est, elle aussi, méritoire : perdre un petit enfant est ainsi l'assurance de ne pas être brûlé dans l'autre monde (13).

Chez beaucoup donc on pense que la souffrance et le support des épreuves expient les fautes. Parfois aussi on rencontre cette conviction biblique que Dieu qui aime bien châtie bien. Enfin, Dieu, qui est miséricordieux et compatissant, envoie la consolation et le soulagement après la souffrance. Mais ce qui domine c'est la résignation du serviteur (de l'esclave - 'abd) du Maître. La révolte serait folie et infidélité.

b) - Des témoignages contemporains se réfèrent à la croix et à la souffrance du Christ.

Il est un fait que, même si l'Islam achoppe devant le scandale de la croix et nie même que Jésus ait été crucifié, la passion et la mort de Jésus sur la croix pour les hommes n'en sont pas moins connues des musulmans qui ont voyagé, lu, vu des films religieux. Les rencontres avec les chrétiens, les études ont familiarisé certains avec l'histoire chrétienne. Certes, pour beaucoup "cet homme, qui pend à ces bouts de bois", "cet objet pendu dans les églises" (selon les termes employés avant d'avoir été éclairé) ne représentent rien et ne concernent que "les chrétiens". D'autres, par contre, dans la souffrance parlent de cette souffrance en des termes qui rappellent nos manières de parler (14).

Il y a en effet, d'une façon générale, des symboles qui dépassent le sens purement confessionnel. La croix est connue. Un Libanais, polémiquant au sujet d'un décret de la Commission des poètes égyptiens partis en guerre contre les symboles chrétiens, écrit justement que "la définition de la "croix" transcende son sens strictement religieux pour désigner la grande expérience humaine du sacrifice (des poètes communistes comme Abdel-Wahab Bayati ont employé ce symbole dans ce

sens). Les symboles ont plusieurs définitions qui atteignent à de vastes dimensions (15). Le Poète puise un peu partout et intègre la signification des symboles soit païens soit chrétiens "dans la grande expérience humaine". Peut-être, chez l'un ou l'autre écrivain, y a-t-il aussi davantage.

En tout cas, les souffrances sont alors acceptées non plus seulement pour soi-même mais, justement, pour les autres, comme celles de Jésus, du moins selon la manière d'en parler (16) et en tenant compte aussi de l'inflation du vocabulaire.

Un exemple parmi d'autres :

"Dans une classe de quatrième en Tunisie, le sujet de dissertation était de commenter la phrase de Alfred de Musset : "L'homme est un apprenti, la douleur est son maître" et de montrer comment la douleur peut ennoblir l'homme. A la correction des épreuves, la maîtresse releva ce passage écrit par une musulmane de 16 ans : "Quand on souffre, il faut toujours garder espoir comme l'a fait le Pape Jean. Il a su accepter la douleur pendant ses quatre jours d'agonie. Il ne s'est pas plaint et quand l'heure de la mort est arrivée, il a dit ; "J'accepte avec joie et amour". Oui, il acceptait pour la paix des hommes. Ne nous laissons pas vaincre par la douleur, sachons l'accueillir comme le Pape" (17).

Il faut surtout ouvrir le dossier des opprimés, des tués, des torturés, - des héros sacrifiés pour ce qui est considéré comme une juste cause par ceux qui parlent ainsi.

Driss Chraïbi, romancier marocain, écrivait en pensant aux travailleurs nord-africains en France qu'il portait en lui "comme un ulcère" la situation de ces hommes "exactement comme le Christ a porté Sa croix" et que "pour eux" il avait souffert dans sa dignité d'homme et dans sa chair d'homme (18).

Des combattants, des héros viennent-ils à tomber ? Un Ferhat Hached, une Djamila, par exemple. Et les billets dans les journaux chantent avec emphase leur gloire et la pureté de leur sacrifice et de leur mort offerts pour les autres (19). Tel Algérien, au cours de sa déclaration devant le tribunal militaire durant la guerre d'Algérie, compare la guillotine à la croix du Christ (la guillotine est pour lui ce qu'est la croix pour les chrétiens). On loue alors le don qu'il fit de lui-même à sa patrie : "c'était un juste" ; "un homme est mort qui n'avait pour défense que ses bras ouverts à la vie". Ses bourreaux "croient l'avoir tué", mais il vit (20).

Parfois c'est tout un peuple qui tient la place du Christ et qu'on nomme d'ailleurs "liberté". On dit de Ben Sadok (assassin d'un de ses compatriotes algériens, Ali Chekkal) qu'il est, avec les Français témoignant pour lui, le fils du même Dieu, "ce Dieu qu'en toutes les langues du monde on nomme liberté, - ce Dieu qui souffre et qui saigne aujourd'hui sur une terre appelée Algérie, et dont le nom s'écrit avec le sang des martyrs et des innocents" (21). Ailleurs, dans un texte d'un jeune Algérien, Sid'Ahmed Bouali, on peut lire cette réplique à une chrétienne qui avait l'air de dire au héros de l'histoire : "Le Christ ! Que savez-vous de Lui ?"

"Ces gens ignorent encore qu'il n'y a pas de Christ ; et que le Christ c'est nous ! Tous les pauvres, tous les déshérités. Nous sommes chacune de ses plaies et tous ensemble son calvaire, sa passion. Nous qui voulons un nous qui soit tellement Nous, qu'il devienne Moi pour chacun ! Puisqu'en somme tout, y compris Dieu, se retrouve dans la chair et l'homme, et tout se joue en nous" (22).

On se souvient aussi (23) que le romancier et poète algérien, Malek Haddad, écrivait dans "*La dernière impression*" (24) : "Car c'est Dieu qu'on retrouve quand on s'est égaré (...) un Dieu sans galons, un Dieu couleur des hommes (...), un Dieu l'ami des hommes (...), un Dieu qui ne répugne pas à marcher dans la rue, un Dieu préfiguration de l'homme". Et tel autre musulman, dans son besoin d'un médiateur, faisait cette confidence : "Ce que je voudrais, c'est que le bon Dieu soit aussi un homme comme moi".

"Ah ! Si Tu déchirais les cieux et si Tu descendais", criait déjà le prophète Isaïe... !

III - UN ÉCRIVAIN LIBANAIS DANS LA SOUFFRANCE

Nous avons là une autre rencontre entre les réactions chrétiennes et les attitudes musulmanes devant le mystère de la souffrance. Boulos Salâmé est un écrivain libanais surnommé le "poète de la douleur". Il est l'auteur en particulier des *"Mémoires d'un blessé"* (Muzakkirat Jarîh, 1957) où il décrit ses innombrables souffrances supportées pendant dix-sept ans. Cet homme subit en effet, une vingtaine d'opérations, des traitements douloureux, des médications diverses.

Il se traîne d'hôpital en hôpital à la recherche des causes de son mal apparu en 1936. Tortures physiques et morales sont racontées dans son ouvrage, laissant apparaître son courage, sa dignité et sa patience admirables dans l'épreuve à l'instar du saint homme Job. Michel Barbot, qui traduit ces pages (25), remarque que "l'auteur a trouvé la consolation de son inexplicable calvaire terrestre, non dans un stoïcisme purement humain, mais dans une perspective divine, et essentiellement chrétienne (qui, de façon étrange et intéressante, englobe la vision musulmane de l'homme, et du Dieu)".

Des convertis venant de l'Islam manifestent pareillement parfois une continuité avec des valeurs religieuses musulmanes en même temps qu'un dépassement dans la perspective proprement chrétienne. Synthèse faite de l'intérieur, réintégrant le meilleur du passé.

En tout cas, pour ce qui est de Boulos Salâmé, son attitude s'oppose à l'angoisse métaphysique et à l'inquiétude (qalaq) de ses jeunes compatriotes écrivains libanais éprouvant le sentiment du vide et le désajustement à l'égard des réalités.

Que dit-il de la douleur ?

"Pourquoi l'homme serait-il condamné aux tourments terrestres par la faute d'Adam son ancêtre ? La douleur est-elle la voie étroite qui conduit à Dieu, et l'homme marche-t-il entre ses deux rangées de ronces tel le Christ Crucifié entre les deux larrons ? Le problème du mal (et de la douleur) est la pierre d'achoppement de notre condition humaine. La douleur remplit notre vie, quelle que soit la façon dont nous envisageons le mal, et j'estime que la meilleure solution à ce problème est d'abord la patience et la soumission (cf. Coran, sourate "La vache"), puis l'esprit de sacrifice dont le Christianisme a fait la base de rédemption et qui renferme assez de joie et de bonheur pour submerger la douleur. Cet esprit d'amour se dresse victorieux face à la souffrance la plus atroce, face à la mort elle-même.

... La soumission patiente dont je parlais n'est pas synonyme de l'ascèse bouddhique ou de l'endurcissement des stoïciens (...). Les martyrs au contraire ont accepté leurs épreuves, et le Christ souffrant au jardin des Oliviers n'a pu se retenir de crier : "Père si Vous le voulez, faites que ce calice s'éloigne de moi ! Mais que Votre volonté soit faite et non la mienne". La volonté divine est un réconfort pour les âmes plongées dans le malheur. C'est le Messie glorieux qui a enseigné aux hommes la signification de la douleur, alors que l'Ancien Testament n'était en somme qu'un marchandage où chaque juif tenait à jour le registre des profits et pertes et poussait les hauts cris quand la perte l'emportait sur le gain. Le Messie a foulé aux pieds l'orgueil de l'endurcissement. Il a appris aux hommes à s'abandonner à la volonté divine et à supporter patiemment les épreuves sans pour cela détruire le cœur qui bat dans leurs poitrines. Ne criait-Il pas du haut de la croix : "Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-Tu abandonné ?".

C'est là, la douleur du Fils de l'homme qui porte en Lui la miséricorde pour le faible et l'indigent, du Fils de l'homme qui disait "Celui qui aura donné un verre d'eau en Mon nom, celui-là aura la vie éternelle". C'est la douleur qui s'élève par l'amour et fait qu'un seul meurt pour les péchés des autres. Et depuis le dernier soupir du Crucifié, qui déchira le voile du temple et ressuscita la conscience de l'univers, la douleur n'est plus un châtement, mais un don, un rachat, une purification, et c'est elle qui ramène désormais la brebis égarée sur le droit chemin (...) N'était l'arrogance de l'esprit humain, le problème de la douleur, un des aspects du problème du mal, serait résolu, effacé par nos larmes saintes, celles qu'inspirèrent les larmes du Jardin des Oliviers et les larmes du Golgotha".

L'auteur médite aussi sur son malheur, se comparant à Job. Il lui demande de l'aider à patienter. Job, est pour lui "la plume que l'on trempe dans le fiel de l'existence, dans le sang des martyrs". Après avoir parlé de ses propres souffrances, Boulos Salâmé continue :

"Mais moi, ô Job, voici quatorze ans que j'ai entrevu mille fois la mort et goûté des affres telles que tes oreilles à l'entendre se fussent alarmées et les montagnes du Horan t'eussent jeté à bas d'épouvante. Pourtant je n'ai pas élevé la moindre plainte, j'ai seulement demandé à Dieu la grâce de la patience. L'avenir est un mystère entre les mains du Très-Haut. Qui sait, peut-être un jour perdrai-je la foi, pousserai-je des lamentations impies. Mais jusqu'à présent je dis seulement : Mon Dieu, cette vie terrestre est une vallée de larmes. La vraie philosophie est celle de la douleur (...) Merci, mon Dieu, de m'avoir purifié par la douleur. Tu as coulé mon âme au creuset du tourment afin de l'élever à Toi, lavée de mes souillures comme une branche fleurie lavée par la rosée du matin. Que sont mes tourments auprès de Ton feu éternel ? Ma vie n'était que péché. Tu m'avais accordé la santé, et je m'étais égaré dans les vanités de ce monde. Tu m'as abreuvé un jour et je pensais sans cesse : je mérite mieux encore. A Ta générosité ne répondait que mon avidité toujours croissante. Ô Job, tes sept années d'épreuves virent ton ciel s'éclairer, la vie te sourit à nouveau (...) Mais moi, je me sens au premier acte seulement d'une tragédie de Shakespeare. L'attente du mal n'est-elle pas plus douloureuse que le mal lui-même ?"



C'est dans la Nouvelle Alliance, par l'Incarnation rédemptrice du Verbe, de Dieu et la mort de Jésus ; que s'éclaire pour nous le mystère de la souffrance. Le Serviteur de Yahveh, le juste souffrant, est accompli en Jésus, innocent, mourant pour tous les hommes. Jésus n'explique pas la souffrance des innocents, mais il lutte contre la maladie, le mal et Il prend sur Lui, avec Sa croix, la souffrance la plus cruelle. A travers cette souffrance du Fils de Dieu, c'est Dieu même qui remplit la souffrance de sa présence. Elle en est transfigurée. L'offrant pour les autres, par amour, Jésus triomphe ainsi du mal, de la douleur, de la mort.

Engagés dans la solidarité avec le Christ, par notre foi en Sa Divinité et en sa passion rédemptrice, notre souffrance est "de la même race, de la même famille que la souffrance de Jésus-Christ", "elle devient, sœur de la souffrance de Jésus, "fille de la souffrance de Dieu" Charles Péguy). Et par là elle n'est pas perdue, mais comme celle du Christ elle sauve. Les souffrances du chrétien sont "les souffrances du Christ" en Lui (2 Corinthiens 1,5), elles configurent au Christ (Philippiens 3,10). Le Fils de Dieu est descendu dans la vallée de larmes pour se faire solidaire de ceux qui souffrent, Lui le juste ; Il nous laisse la même loi de solidarité, dans la communion des saints et la réversibilité des mérites (1 Corinthiens 12,26 ; Romains 12,15 ; 2 Corinthiens 1,7). La souffrance du petit enfant dont parle Camus dans "La peste" est révoltante, certes, car elle n'a pas de sens et elle est inexplicable. Cette souffrance ne s'éclaire que dans la foi au Christ : elle est la souffrance d'un membre du corps de l'humanité dont le Christ est la Tête. Nous la portons tous dans le mystère de la solidarité et elle se transfigure en victoire et en résurrection dans la Tête de ce corps, qui est le Christ.

A ce niveau, la souffrance des innocents n'est pas expliquée mais en tout cas elle n'est, pas perdue et elle n'est pas absurde. Simone Weil avait bien compris que "l'extrême grandeur du Christianisme vient de ce qu'il ne cherche pas un remède surnaturel contre la souffrance mais un usage surnaturel de la souffrance". Et pour cela Sa grâce nous suffit.

Jean Déjeux p. b.

NOTES

1. Cf. COMPRENDRE, bleu, n° 15, 16 avril 1958, "Le scandale de la croix du Christ et les musulmans".
2. Voir SOUFFRANCE, dans le *Vocabulaire de Théologie biblique* (Le Cerf) et le *Dictionnaire de la Bible* de J. Dheilly (Desclée).
3. Un sage hindou disait : "Quand le paysan frappe sa robe sur la pierre du fleuve et la tord, ce n'est pas qu'il lui veuille du mal. Il la veut propre pour le jour de la fête. De même quand Dieu frappe l'homme et le lave de larmes, c'est qu'Il veut se revêtir de lui" (cité par Lanza del Vasto dans "*Le pèlerinage aux sources*").

4. "Un cœur sans affliction est un cœur sans révélation" disait Léon Bloy. Et Louis Veuillot : "L'homme qui Souffre est moins un homme que Dieu a frappé qu'un homme à qui Dieu a parlé".
5. St Augustin disait "La souffrance est un feu ; si tu es de l'or elle te purifie, si tu es de la paille elle te réduit en cendres".
6. Cf. André Feuillet, "L'énigme de la souffrance et la réponse de Dieu" dans *"Dieu vivant"*, n° 17, pp. 79-91.
7. Voir Louis Gardet, *"La mesure de notre liberté"*, Tunis, 1946, p. 59.
8. Il faut mettre à part le cas des mystiques musulmans. ' Cf. pour Hallâj, l'ouvrage de Roger Arnaldez, *"Hallâj ou la religion de la croix"*, Paris, Plon, 1964, cf. IV, Le Christ dans la méditation d'Al-Hallâj (Cf. *COMPRENDRE*, jaune, n° 37, 16 février 1965). Voir aussi Louis Gardet, *"Thèmes et textes mystiques - recherche de critères en mystique comparée"*, Paris, Alsatia, 1958, p. 41, au sujet d'Hallâj.
9. *"L'Islam et nous"*, Paris, Le Cerf, 1947, p. 32, note 30.
10. *"Le personnalisme musulman"*, Paris, PUF, 1964, pp. 108-115. Cf. *COMPRENDRE*, saumon, n° 52, 1^{er} août 1952, "L'humanisme musulman d'après des penseurs contemporains", pp. 3-6.
11. *COMPRENDRE*, saumon, n° 33, 1^{er} juin 1960, "La patience-résignation (çabr) du " musulman".
12. Dans le roman égyptien *"al-Saqqâ mât"* (Le porteur d'eau est mort) de Y. al-Sibâi (Le Caire 1952), le nihilisme pratique, l'anéantissement devant Dieu témoigneraient, en fait, d'une façon déformée et exagérée, pour la transcendance divine : "l'hymne au "néant serait en même temps un hymne à la transcendance de Dieu" (J. Jomier analysant l'ouvrage dans *MIDEO*, 1954, n° 19 et citant cette interprétation du professeur Nagib Baladi (p. 149), en ajoutant toutefois : "Jamais l'Islam n'accepterait de telles conclusions mais l'hétérodoxie consiste justement à détruire l'équilibre d'une doctrine, elle s'arrête sur un point particulier oubliant les autres"). Cf. *COMPRENDRE*, saumon, n° 40, 15 avril 1961, "Le péché dans l'Islam populaire maghrébin".
13. Autres moyens de réparer les péchés : la shahâda, l'intercession de Mahomet, la prière ; le pèlerinage, le jeûne, les bonnes œuvres, le repentir (cf. *COMPRENDRE*, saumon, n° 47, 15 février 1962, "Le retour à Dieu dans l'Islam populaire maghrébin".
14. *COMPRENDRE*, saumon, n° 34, 15 juin 1960, "Le Christ vu par des écrivains Musulmans contemporains".
Dans Une poésie, intitulée "Hommage chrétien", Kouriba Nabhani, Algérien, tout en invectivant les "chefs d'Églises" ayant tué, dit-il, l'Esprit de, Jésus par "la lettre de leur dogme", n'en écrit pas moins :
"Lorsque je réfléchis sur ta vie exemplaire,
Doux Jésus, dusses-tu n'être qu'un simple humain
Le fait que tu m'apprends l'amour de mon prochain
Me purifie et m'élève et me régénère.
...
Émpli par toi, je tiens ardemment à chérir
L'Humanité pour qui tu conçus de mourir,
Ne voulant pas que sur ton exemple on se trompe".
"Prométhée", Paris, La Colombe, 1962, p. 34).
15. Jabra Ibrahim Jabra, "Veut-on la mort de la poésie ?", dans *"L'Orient"* (Beyrouth) du 31 janvier 1965, p. 10.
16. D'autres fois. c'est, bien plus qu'une manière de parler, une manière d'être: "Je suis comme Jésus-Christ, je souffre pour les autres", disait cette jeune musulmane algérienne dans sa cruelle maladie (cité par Mgr Duval, radio-message de la Pentecôte 1959, *Semaine religieuse d'Alger* du 21 mai 1959).
17. Annales des Sœurs franciscaines missionnaires de Marie, cité dans *"Connaître les Missions"*, mars 1964, p. 11.
18. *"Les Boucs"*, Paris, Denoël, 1955, pp. 70-71
19. Cf. par exemple dans *"L'Action"* (Tunis) du 10 décembre 1956, dans *"Al-Istiqlâl"* (Rabat) du 13 avril 1958.
20. Jean Sénac, "Les bourreaux d'Alger" dans *"L'Action"* du 12 mai 1958. Il faudrait citer aussi de nombreux articles et lettres des courriers des lecteurs sur la mort et la survie de Patrice Lumumba.
21. Hafid Jellabi, "Les mains propres", dans *"Démocratie"* (Rabat) du 16 décembre 1957.
22. "L'annonce que le jour viendra", dans *"Jeune Afrique"*, n° 106, du 29 octobre 1962, p. 27.
23. *COMPRENDRE*, blanc, n° 25, 15 octobre 1960, "Deux thèmes de la nouvelle Littérature algérienne - l'Homme et le Peuple".
24. Paris, Julliard, 1958, p. 161.
25. Dans *"Orient"*, n° 14, 2^e trim. 1960, pp. 87-110.



S. M. A. Comprendre
20, rue du Printemps
PARIS
C. C. P. : 15 263 74